

Premier bilan du parasitisme gastro-intestinal dans cinq élevages types d'aurochs reconstitués en France. Rusticité, extensivité et / ou non interventionnisme : quelles sont les limites ?

First results on gastro-intestinal parasitism in 5 typical Heck cattle farms in France. Rusticity, extensivity, non-interventionism: what are the limits?

C. GUINTARD (1), P. ANDREY (2) et A. AGOULON (3)

(1) : Ecole nationale vétérinaire de Nantes – SIERDA, route de Gachet, BP 40706, 44307 Nantes Cedex 03

(2) : Cabinet vétérinaire de Chaluzy, ZI Nevers-St. Eloi, 58000 Saint Eloi

(3) : Ecole nationale vétérinaire de Nantes, Unité de Parasitologie – Aquaculture - Faune Sauvage, route de Gachet, BP 40706, 44307 Nantes Cedex 03

INTRODUCTION

L'aurochs reconstitué (code race 30) est une race bovine rustique à faible effectif (environ cinq cents têtes dans vingt deux élevages en 2009). Les bovins vivent en général toute l'année à l'extérieur et restent souvent sur une parcelle unique (Guintard et Malavergne, 1997). Ils sont vermifugés, au plus une fois par an, lors de la prophylaxie obligatoire. Les éleveurs ont parfois tendance à confondre non interventionnisme et extensivité, alors que dans certains troupeaux, le chargement à l'hectare peut être fort (allant de 0,52 à 2 UGB / ha). Vu l'absence de travaux sur l'état sanitaire du cheptel et sur la croissance au sein de cette race à faible effectif, l'objectif de ce travail est de faire le point sur le parasitisme gastro-intestinal (strongles digestifs), afin de proposer une gestion qui limite l'impact des parasites sur la croissance (Andrey, 2008).

1. MATERIEL ET METHODES

L'étude a été menée sur cinquante animaux provenant de cinq élevages-types (notés sites A (n=6), B (n=9), C (n=16), D (n=9) et E (n=10), dans cinq départements différents : respectivement Yvelines, Isère, Charente, Lot et Lozère) balayant le panel de l'élevage d'aurochs reconstitués en France (de l'éleveur traditionnel au parc zoologique), sur la période allant de novembre 2007 à septembre 2008.

Les méthodes utilisées sont les suivantes :

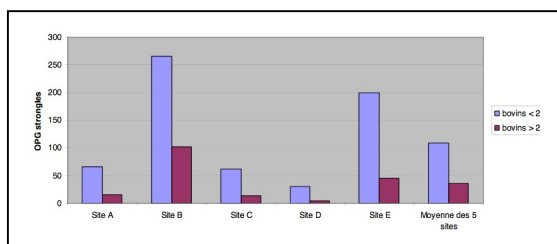
coproscopie par flottation (Iodomercurate de K) sur cellule de Mac Master (cinquante animaux),
analyse d'herbe (par comptage des larves infestantes [L3] de strongles) (une pâture par élevage en suivi mensuel),
dosage du taux de pepsinogène plasmatique (treize bovins d'environ deux ans).

2. RESULTATS

Les résultats mettent en évidence :

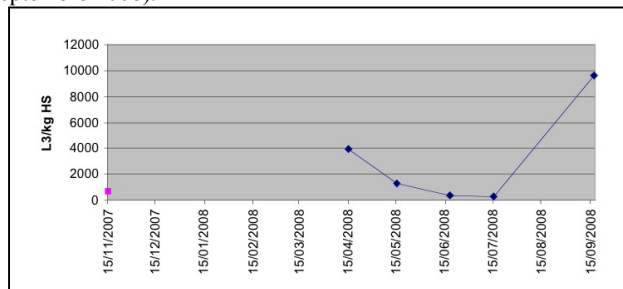
- une excrétion des animaux de moins de deux ans (n=20) plus importante que celle des animaux de plus de deux ans (n=30) (test de Mann-Whitney, $p < 0,0001$),
- une excrétion globalement modérée : un seul bovin sur les cinquante présentait plus de 500 OPG (œufs par gramme de fèces),

Figure 1 : excrétion d'œufs de strongles (en moyenne d'OPG) par site chez les animaux de moins et de plus de deux ans.



- une contamination résiduelle des pâtures en début d'année souvent trop forte (> 1500 L3 / kg herbe sèche (HS), figure 2),
- une amélioration de la contamination des pâtures jusqu'à la fin de la sécheresse estivale,
- une contamination de fin d'année souvent très importante (pouvant dépasser les 10000 L3 / kg HS) se traduisant également chez les bovins par des taux de pepsinogène plasmatique élevés (moyenne troupeau > 1000 mU Tyr).

Figure 2 : exemple d'évolution de la pression d'infestation de la pâture : site C (L3 de strongles / kg HS de novembre 2007 à septembre 2008).



DISCUSSION-CONCLUSION

Au bilan, même si une certaine immunité contre les strongles se met en place, les pressions de pâturage élevées (Chatellier et Vérité, 2003) correspondent à des situations parasitaires dégradées. La diminution du chargement à l'hectare (< 1 UGB / ha) sur certaines périodes de l'année améliore la situation parasitaire, surtout si cette pression de pâturage est plus faible à l'automne. Le non interventionnisme des éleveurs dans cette race rustique atteint, semble-t-il, ses limites avec de tels chargements à l'hectare. Les solutions à envisager vont dans plusieurs sens non exclusifs : diminution du chargement par une diminution du nombre d'animaux sur les parcelles et / ou augmentation des surfaces (l'impact sur le parasitisme restant toutefois à vérifier), et traitements antiparasitaires ciblés selon les recommandations locales usuelles. Les bonnes pratiques antiparasitaires, tel qu'il en existe dans d'autres filières (Chauvin *et al.*, 2001), peuvent servir de base pour formuler les premières recommandations aux éleveurs.

Les auteurs tiennent à remercier les éleveurs et responsables des élevages qui ont participé à ce travail, et tout particulièrement : Céline Dervaux, Alexis Amarger, Philippe Belchi, Xavier Chanssard et Dominique Malavergne.

Andrey P., 2008, thèse de Doctorat vétérinaire, Nantes, 153 p.
Chatellier V. et R. Vérité, 2003, INRA Prod. Anim., 16, 231-249.

Chauvin A. *et al.*, 2001, 8th Conf. Rum. Research, 191-194.

Guintard C. et D. Malavergne, 1997, 3R, p. 30.